

(Paris, Confrontations)

20 septembre 2017

Luther. Ses sources, sa démarche, sa place dans l'histoire

Marc Lienhard

I.

Pendant des siècles, Luther était l'icône quasi incontestée des protestants, le héraut de la foi et le grand témoin du véritable Évangile. Pour les catholiques, longtemps tributaires de la biographie de Cochlaeus, un théologien du 16<sup>e</sup> siècle, Luther était l'hérétique dépravé et foncièrement subjectiviste, coupable d'avoir divisé l'Église. Il y avait d'autres images encore. En Allemagne, Luther incarnait bien souvent l'âme allemande revendiquée par le nationalisme. Bien des historiens l'associaient à la modernité, d'autres relevaient son côté médiéval. Les marxistes l'associaient à la première révolution bourgeoise qui s'en prenait à l'autorité du pape en attendant de renverser d'autres trônes. Et puis, il y avait ceux qui s'intéressaient seulement à l'homme, à son caractère, voire à son inconscient. L'homme est fascinant, disait Goethe, tout le reste, c'est-à-dire sa théologie, n'est qu'un fatras encombrant.

Aujourd'hui, bien des jugements portés sur Luther ont changé. Les protestants, tout marqués qu'ils soient par la démarche de Luther, n'en reconnaissent pas moins certaines de ses limites, notamment la violence de ses polémiques ou bien ses prises de position de 1543 sur les juifs. Pour bien des catholiques, Luther est devenu une source d'inspiration et une manière convaincante de faire de la théologie.

II.

La démarche

1.

Rappelons sommairement les étapes d'une vie mouvementée. Né en 1483, il a passé l'essentiel de sa vie en Saxe, un de ces territoires qui composaient de saint empire romain germanique. Sa famille faisait partie de la petite bourgeoisie. Le père, en ascension sociale, envisageait pour Martin une carrière

de juriste. Le fils y renonce et entre en 1505 au couvent des augustins à Erfurt. De 1513 jusqu'à sa mort en 1546 il enseigne la théologie, avant tout comme commentateur de la Bible. Il publie quelque 600 écrits, de genres très divers, mais aucune Somme. À côté de ses écrits de controverse et de ses traités théologiques, il a publié de nombreux écrits d'édification. Entre 1517 et 1521, l'affaire des indulgences et un certain nombre de ses positions théologiques, et son refus de se rétracter, conduiront à la rupture avec l'Église romaine. Avec lui, plus d'un tiers de la chrétienté occidentale fait sécession et des Églises protestantes voient le jour.

2.

L'influence de Luther n'a pas été seulement religieuse. Elle a été aussi sociétale, culturelle, voire politique. Mais, à l'origine, il s'agit bien d'une démarche religieuse. Manifestement, il s'est impliqué personnellement dans une quête de Dieu, quête aussi de certitude dans un environnement marqué par la peur de Dieu et de l'au-delà, appréhension difficile à saisir pour l'homme du 21<sup>e</sup> siècle. En tout cas, la démarche religieuse de Luther s'effectue au creuset d'une conscience inquiète, comparable, certes, à d'autres expériences de conversion. Quand il découvre ou redécouvre que le Dieu de l'Évangile n'est pas le Dieu juge, mais le Dieu miséricordieux, il se sentira libéré. « Alors, écrira-t-il des années plus tard, je me sentis renaître et entrer par des portes largement ouvertes au paradis même ».

Découvrir ou redécouvrir Dieu et sa grâce, cela implique une nouvelle attitude de l'homme qui est la foi. La grâce et le pardon de Dieu ne peuvent pas être mérités ou préparés par une action de l'homme, mais sont reçus par la foi qui s'accroche au Christ et à la Parole de Dieu. Tout cela, Luther le perçoit en lisant ou commentant l'épître aux Romains, en particulier Rm 1,17 : « Le juste vivra par la foi ».

Aussi Luther, ce n'est pas seulement une expérience religieuse subjective qui trouverait sa certitude en elle-même ou dans un rapport immédiat à Dieu, mais ce sera toujours une démarche fondée sur une lecture ou une relecture de l'Écriture sainte.

Mais que trouve-t-il dans l'Écriture ? À la fois un langage sur l'homme et un langage sur Dieu.

L'être humain dont il est question dans l'Écriture n'est pas défini en termes de propriétés comme le ferait la philosophie, mais en termes de relation *coram deo* et *coram hominibus*. Il est un être auquel Dieu parle et qui peut répondre à Dieu. Cette relation se fait dans la foi, et la foi est réponse confiante à la Parole de Dieu, attachement à la promesse de Dieu transmise par l'Écriture sainte, la prédication et les sacrements.

En parlant de l'homme, Luther est conduit à parler du péché. Ce qui est frappant, c'est que Luther envisage le péché de manière radicale. Le péché est redéfini, resitué. Il n'est plus dans telle ou telle partie de l'homme jugée inférieure (ses instincts, son corps, ses sens). Il est tout aussi présent dans ce qu'il y a de noble en l'homme (son esprit, son âme, voire sa morale). C'est en voulant faire le bien sans la foi en Dieu que, selon Luther, l'homme pèche de la manière la plus subtile. Luther retrouve ainsi la condamnation prononcée par Jésus contre le moralisme des pharisiens. Notons également l'insistance sur la permanence du péché dans la vie humaine : l'amour de soi et l'affirmation de soi face à Dieu ne cessent pas jusqu'au dernier jour. À ce propos, Luther parle souvent de la nécessaire humilité de l'homme qui doit renoncer à sa propre justice pour confesser son péché et donner raison à Dieu.

Luther trouve aussi dans l'Écriture un discours spécifique sur Dieu. Ainsi, dans les psaumes, il trouve une justice de Dieu qui n'est pas celle du juge, mais celle du Dieu miséricordieux que l'homme peut saisir par la foi. Cette justice est celle du Christ auquel Luther applique la prière des psaumes, comme on le faisait traditionnellement. Mais le Christ qu'il trouve n'est plus le Christ juge ou exemple, mais le Christ sauveur. L'union avec ce Christ confère au croyant la justice du Christ. Ainsi apparaît le thème central de la pensée de Luther : celui de la justification par la foi.

III.

Les sources de Luther

Il faudrait montrer comment, dans sa démarche théologique, Luther a bénéficié de l'aide de certains Pères de l'Église, dont surtout saint Augustin, mais aussi de certains auteurs mystiques, voire ces représentants de la tradition monastique qu'il perçoit surtout à travers Bernard de Clairvaux ou encore de ce qu'on appelle aujourd'hui en Allemagne la « théologie de la piété », représentée par

des hommes tels que Gerson ou encore Staupitz, le provincial des augustins et confesseur de Luther moine. Luther s'appuie sur eux, mais prend aussi ses distances à leur égard. Avec Augustin, il parle du péché comme d'une véritable corruption de l'homme, mais, si Augustin ne retrouve en lui, après sa conversion, qu'un reste de faiblesse de la chair, Luther voit le péché comme une réalité permanente dans la volonté elle-même, dans l'irrépressible tendance de l'homme à vouloir s'affirmer face à Dieu. Avec Augustin, Luther peut dire que le salut de l'homme relève entièrement de la grâce divine. Mais, là encore, une différence apparaît : pour Augustin, la grâce est une réalité infuse à l'homme qui confère à celui-ci une qualité et une force nouvelles. Pour Luther, la grâce est un jugement favorable de Dieu et non une qualité objectivable, vécue en dehors de la relation avec Dieu. Pour ce qui est des mystiques, des auteurs récents soulignent leur impact sur le langage du jeune Luther, quand il parle par exemple des ténèbres dans lesquelles il faut chercher Dieu, ou, comme Tauler, mystique rhénan, de l'anéantissement nécessaire de l'homme ou de sa passivité, ou encore de la nécessité de l'expérience. Pourtant, Luther ne parle pas de l'union mystique qui se réalise avec Dieu qui naît au fond de l'âme. L'homme est appelé à la foi qui s'appuie sur la promesse divine qui lui attribue de l'extérieur la justice du Christ.

En ce qui concerne le monachisme, que Luther rejette en 1521 dans la mesure où il implique l'idée d'une plus grande proximité avec Dieu, voire d'une assurance du salut, il a laissé des traces évidentes dans la démarche de Luther par son insistance sur une pénitence permanente, non sacramentelle, par le concept de vocation que Luther sortira, certes, du contexte monastique pour l'appliquer à tous les chrétiens, ou encore par la proposition faite aux fidèles de vivre aussi une communion, c'est-à-dire un échange et un partage, au-delà même des célébrations cultuelles. Par ailleurs, on peut constater une grande proximité entre Luther et ceux qu'on a appelés les « théologiens de la piété » du 15<sup>e</sup> siècle, et qui s'opposaient à la théologie spéculative pour prôner la méditation du texte biblique, la concentration sur le Christ souffrant et l'effort de transmettre les vérités de la foi à tous les fidèles, de manière simple et compréhensible.

La démarche théologique de Luther, enracinée dans l'Écriture, le conduit à s'opposer à la théologie scolastique, en particulier à celle dans laquelle il a

grandi. Mais son jugement, qui peut nous paraître injuste pour certains auteurs, va s'élargir à l'ensemble de la scolastique. Aux auteurs de la *via moderna* Duns Scot, Occam et Gabriel Biel, il reproche d'avoir enseigné que, par ses forces naturelles, l'homme pouvait observer les commandements et aimer Dieu par-dessus tout, et mériter ainsi l'attribution de la grâce *de congruo*. Il critique Aristote, sa conception de l'homme et de la justice, et la place qu'il occupe dans la théologie. « Tout Aristote est à la théologie comme les ténèbres à la lumière », dit-il dans une des thèses de 1517. Au lieu de se fonder sur Aristote et sur son anthropologie, la théologie doit d'emblée, avec la Bible, considérer l'homme dans sa relation à Dieu, c'est-à-dire l'homme perdu par son péché et qui ne peut pas, sans la grâce (prévenante), aimer Dieu et observer correctement la loi. Dans une lettre de 1517 (WA Br 1, 99, 10) il écrit qu'à Wittenberg, si on enseignait sur les *Sentences* de Pierre Lombard (dont il fait l'éloge par ailleurs), et surtout sur la *Physique* d'Aristote, on attirait peu d'auditeurs. Les cours doivent plutôt traiter de la Bible, et étudier Augustin ou un autre auteur ecclésiastique d'un bon niveau.

Vingt ans plus tard, il explicite sa pensée. L'utilisation de la *Physique* d'Aristote aurait, d'après lui, introduit dans la théologie des catégories inadéquates. Chaque discipline avait ses propres concepts. La théologie devait donc utiliser ceux de l'Écriture sainte. Si elle utilise des concepts ou des termes issus d'autres disciplines, il fallait d'abord les « purifier », les « baigner » (WA 39, I, 222, 6).

#### IV.

##### Des indulgences à la rupture

Il faut aborder maintenant, au moins de manière sommaire, le problème des indulgences. Rappelons d'abord que, au départ, Luther n'avait pas un programme de réformes. Certes, comme d'autres, il critiquait l'Église de son temps, les prédicateurs trop bavards, la vie des prêtres, la mercantilisation du culte et de la piété, la Curie et le Droit canon. Mais il n'y avait en cela rien d'original et surtout Luther ne croyait pas en la possibilité, à vues humaines, de réformer l'Église. Jusqu'en 1517, le terme « réformation » n'apparaît d'ailleurs que rarement dans ses écrits.

Mais voilà qu'apparaît l'affaire des indulgences, c'est-à-dire ces remises des peines infligées au pénitent après l'absolution en vue de sa pénitence et de sa sanctification. Pour Luther, on peut dire de manière sommaire que le problème se posait sous trois angles.

C'est d'abord un problème de vie chrétienne. Il ne fallait pas, selon lui, vouloir échapper aux peines et à une réelle pénitence, sinon on succombait à un christianisme de la facilité (« *billige Gnade* »).

En second lieu, il s'agissait d'un problème ecclésiologique, touchant en particulier le pouvoir du pape. D'après Luther, ce dernier ne pouvait remettre que les peines qu'il avait lui-même imposées, et son pouvoir ne s'étendait pas au purgatoire. En fait, il y avait débat pour savoir s'il le faisait par mode d'intercession ou par sa propre autorité. Luther remet aussi en question la conception d'un trésor du Christ et des saints, dont la papauté pouvait disposer. La seule fonction du pape est d'annoncer l'Évangile.

En troisième lieu, Luther posait la question du fondement théologique des indulgences. Il ne suffisait pas que la pratique fût ancienne (11<sup>e</sup> siècle) ou qu'un ou deux papes, ou encore Thomas d'Aquin l'aient justifiée. Il ne trouve aucun fondement biblique à la doctrine et à la pratique des indulgences.

Il n'est pas possible voire nécessaire d'exposer longuement le processus de rupture qui s'enclenche, l'incessante exigence que Rome ou encore Cajetan adressent à Luther pour exiger qu'il se rétracte, la dispute de Leipzig de 1519 avec Eck, l'avertissement de la bulle *Exsurge Domine* de 1520, dans laquelle il n'est pas seulement question des indulgences mais aussi d'autres thèmes de la théologie de Luther tels que sa négation du libre arbitre, sa conception du pouvoir des clefs, ou encore celle du purgatoire, puis le silence des évêques allemands, les prises de position insuffisantes de quelques Facultés de théologie. Ce qui est sûr, c'est que c'est de plus en plus nettement la question de l'autorité dans l'Église qui est posée. Le théologien romain Prierias met en avant l'affirmation que le pape et le concile ne peuvent pas errer : celui qui interprète l'Écriture autrement que ces instances est un hérétique. Mais, au vu des réactions de Rome qui lui paraissent être en contradiction avec l'Évangile, Luther est amené à dire que le pape peut se tromper et le concile aussi, comme cela est apparu au Concile de Constance.

Mais n’y avait-il pas un moyen institutionnel pour régler le conflit ? Une étude récente du théologien catholique Klaus Unterburger semble ouvrir une porte. L’auteur rappelle que, depuis le Haut Moyen âge, on distinguait dans la chrétienté le ministère d’enseignement des docteurs et celui des prédicateurs, pasteurs et évêques. Les docteurs devaient fonder et défendre la foi, les autres devaient annoncer l’Évangile. La distinction se trouve aussi dans le premier cours de Luther sur les psaumes. Mais que faire en cas de conflit entre les deux types de ministres ? Selon des théologiens des 13<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> siècles tels que Henri de Gand (1217-1293) et Godefroid de Fontaines (vers 1250 – après 1305), l’autorité ne pouvait contraindre un théologien à enseigner à l’encontre de ses propres convictions. Il devait se taire plutôt que de désobéir, sauf si le désaccord portait sur la question du salut. Luther se réclame de l’apôtre Paul, le docteur qui s’est opposé à Pierre, prototype des prélats, au sujet de la circoncision, à imposer ou non aux chrétiens issus du paganisme. Selon Unterburger, Luther refusait de se rétracter parce que, pour lui, c’était l’Évangile qui était en jeu et son questionnement trouvait des antécédents au Moyen âge. Mais, au 16<sup>e</sup> siècle, il se heurtait à un papalisme renforcé qui n’envisageait plus qu’un pape puisse errer.

Tout au long des années 1517 à 1520, Luther ne cesse d’écrire et de publier. Ses écrits en langue vulgaire qui visent l’édification des fidèles en traitant de la pénitence, de la contemplation de la passion du Christ, de l’état conjugal, de la prière, de la mort, du baptême, de l’eucharistie, du commerce et de l’usure, des dix commandements, des bonnes œuvres et de la liberté chrétienne. Il y a en outre les prises de position de Luther concernant son conflit avec Rome. Les historiens protestants ont quelquefois souligné le côté victime de Luther, il n’aurait fait que se défendre.

Deux ouvrages plus récents, *l’Histoire de la Réformation* de Th. Kaufmann et la biographie de Heinz Schilling sont plus nuancés. Kaufmann estime que Luther était à la fois « victime et acteur ». Convaincu que « sa cause était portée par Dieu » (p. 177), il œuvre activement et de manière provocatrice pour la diffusion de ses thèses, en mettant en avant, à côté de ses thèses sur les indulgences, « un nouveau thème doté d’un haut potentiel conflictuel et d’une évidente force symbolique », l’exigence de la coupe pour les laïcs (p. 178). À

plusieurs reprises, l'auteur évoque la « stratégie » de Luther dans son activité de publiciste et ses prises de position.

VI.

Les orientations théologiques de Luther

Je me limite à quelques indications sommaires.

- Quand Luther parle de Dieu, il souligne toujours l'altérité de Dieu. Il échappe à toutes nos catégories. Au cours des années, il évoque aussi, de plus en plus, en particulier dans ses deux *Catéchismes*, son activité créatrice qui concerne à la fois l'homme et le monde, le corps et l'âme. Pour ce qui est de la révélation de Dieu, tout en admettant une certaine révélation naturelle, il insiste toujours sur la théologie de la croix, selon laquelle Dieu se cache sous son contraire pour appeler l'homme à la foi : la gloire de Dieu est cachée sous l'ignominie de la croix. Dieu agit par la croix pour créer l'espace ou plutôt le vide pour la foi qui s'accroche uniquement à la Parole de Dieu.
- Dans son discours sur la vie du croyant, Luther souligne que celui-ci ne peut pas s'en remettre à ses sentiments, à ses actes ou à sa sainteté pour subsister devant Dieu, mais seulement à son union avec le Christ qui est sa justice devant Dieu, que la Parole de Dieu lui attribue. Cette Parole ne reste pas sans effet, elle commence à transformer le croyant, œuvre qui ne s'achèvera qu'à la fin des temps. En attendant, le croyant reconnaît qu'il est à la fois pécheur et juste, juste dans la mesure où Dieu lui attribue la justice du Christ, pécheur en dehors du Christ. Cela est difficile à saisir si on envisage l'être humain comme un sujet avec des propriétés, comme si un même corps pouvait être à la fois chaud et froid. L'être humain peut-il être à la fois en état de grâce et de perdition ? Luther comprend l'homme comme un être de relation. Le même homme peut être entièrement juste de par le jugement que Dieu porte sur lui et pécheur dans la mesure où il est toujours tenté de se recroqueviller sur lui-même.

La vie chrétienne s'inscrit selon Luther dans la polarité entre la liberté et l'amour. Par la foi et la justification par la foi, le croyant est libre face à la



vie et face à la mort, libre aussi à l'égard de la loi accusatrice. Par l'amour, fruit nécessaire de la foi, il est au service de son prochain.

- En ce qui concerne l'Église, Luther est loin de préparer le terrain à l'individualisme moderne. « Qui veut trouver le Christ, écrit-il en 1522, doit d'abord trouver l'Église. [...] Mais l'Église, ce n'est ni du bois ni de la pierre, mais l'ensemble des hommes croyant en Christ. Il faut s'y tenir et voir comment vivent et enseignent ceux qui croient en Christ. Ils ont certainement le Christ avec eux, mais, en dehors de l'Église du Christ, il n'y a pas de vérité, pas de Christ, pas de salut.

Cela dit, l'Église, ce ne sont pas seulement les croyants, mais c'est aussi le lieu où retentit la Parole et où les sacrements sont distribués. Il y a donc une Église visible. Ce qui est caché par contre et objet de foi, c'est qu'à travers ces réalités visibles, auxquelles il faut ajouter les ministères, le Christ est à l'œuvre. Ce qui est caché aussi, c'est ce qui se passe dans la conscience : on ne peut pas savoir qui est vraiment croyant ou non. Luther a repris ainsi la démarche d'Augustin qui parlait de l'Église comme d'un corps mixte, composé de vrais croyants et d'autres qui le sont moins.

- Par ailleurs, Luther a pris grand soin de distinguer l'Évangile et l'Église d'une part, et d'autre part des réalités telles que les autorités politiques, la famille ou le domaine juridique. L'Église ne doit pas, comme le faisaient les papes au Moyen âge, vouloir régenter la société, la politique et le droit, même si elle peut et doit élever la voix pour protester contre l'injustice. Inversement, les autorités civiles ne doivent pas régenter les consciences qui sont soumises seulement à la Parole de Dieu. D'une certaine manière, on peut penser que cette distinction des deux règnes préfigure la laïcité.
- La théologie de Luther est une théologie existentielle, toujours attentive à exposer ce que les réalités confessées par la foi apportent à l'homme et à son salut. On a voulu distinguer cette théologie existentielle d'une théologie sapientiale qui décrit le contenu de la foi de manière objective (Pesch)
- La théologie de Luther se caractérise par le recours fréquent à des distinctions destinées à mettre en évidence la spécificité de l'Évangile :

Dieu et Satan, la loi et l'Évangile, la foi et les œuvres, les deux règnes, théologie et philosophie. Ces distinctions confèrent souvent au discours de Luther un aspect paradoxal. Mais il ne faut pas absolutiser ce dualisme. Il y a lieu de souligner aussi combien Luther a mis l'accent sur certaines formes d'union telles que celle entre Dieu et l'homme en Jésus Christ, ou encore l'union sacramentelle entre les éléments de la cène et le corps et le sang du Christ.

- On peut dire aussi que la théologie de Luther est assertorique plutôt qu'analytique. Il s'agit toujours, en particulier dans ses nombreuses controverses comme par exemple celle avec Érasme, d'affirmer et de confesser la foi et d'armer les chrétiens pour leur témoignage.

Cela dit, il faut relever aussi certaines variations dans les affirmations de Luther, en fonction des époques et des défis auxquels il était confronté. Luther n'a pas laissé une somme ou un corpus immuable de pensées et d'affirmations. Il lui est arrivé, comme à d'autres grands témoins de la tradition chrétienne, de changer d'avis, même si (l y a des éléments importants de continuité comme le thème de la justification par la foi.

Il faudrait parler de ses changements en matière de christologie, en soulignant, au cours de la controverse avec Zwingli, l'union étroite entre les deux natures du Christ plus fortement qu'il ne le faisait auparavant. À partir de 1529 il fonde plus nettement le baptême, y compris celui des enfants, sur son institution par le Christ. Selon les époques ou les adversaires, il insiste plus ou moins sur le côté visible ou le côté caché de l'Église. On pourrait citer bien d'autres changements ou inflexions. Relevons en particulier qu'avant la guerre des Paysans il est d'avis qu'il faut tolérer dans les pays des prédications dissidentes, mais après 1525 il pense qu'il faut combattre ceux qui prêchent sans en avoir reçu l'ordre, qui mettent en cause les autorités civiles et plus généralement il pense qu'en un même territoire il faut une seule et même confession.

VII.

Beaucoup de choses pourraient et devraient être dites sur l'homme Luther et sur le jugement qu'il portait sur son œuvre. On peut souligner son désir de rester dans l'Église. « Je ne serai jamais un hérétique » (lettre de 1518). « Nous

critiquons, nous détestons, nous prions, nous avertissons, mais nous ne nous séparons pas [...] sachant que la charité est au-dessus de tout » (WA 1, 605, 23ss).

Dans d'autres textes, il peut dire à propos du mouvement qui a conduit à la séparation : « C'est notre cher Seigneur Jésus Christ qui a commencé cette affaire qui est la sienne, et sans que je l'aie su auparavant » (WA 38, 400, 2). Selon Luther, Dieu l'avait mis en mouvement « comme une rosse aveugle » (WA Ti 3, 656, 12, n° 3846).

Luther a traversé des moments de doute. En 1521 il écrit : « Combien de fois mon cœur ne s'est-il pas agité et ne m'a-t-il pas dit : es-tu seul sage ? Tous les autres se trompent-ils ? » (WA 8, 482, 32). Quelques années plus tard il écrit : « Penses-tu que tous les docteurs n'ont rien su ? Tous les pères étaient-ils des fous, es-tu resté seul nichet du Saint-Esprit ? [...] Aurais-tu vu, toi seul, des choses que personne d'autre n'a vues ? » (WA 23, 421, 26).

Mais à d'autres moments, il est plein d'assurance : « Même si je ne suis pas un prophète, j'ai en moi la certitude que la Parole de Dieu est auprès de moi et non auprès d'eux » (WA 7, 313, 21-22). Il est convaincu d'avoir raison. D'une part il ne veut pas qu'on qualifie les Églises évangéliques mises en place de « luthériennes » : « je ne suis pas mort pour vous ». Mais dans d'autres passages il peut aussi dire : « Je ne peux pas être frappé sans que la vérité le soit aussi » (WA Br 2, 247, 49). « Si tu es d'avis que la doctrine de Luther est évangélique et que celle du pape ne l'est pas, il ne faut pas que tu jettes Luther, sous peine de jeter avec lui également sa doctrine que tu considères pourtant comme étant l'enseignement du Christ » (WA 10, II, 40, 7-10).

Luther pensait qu'il n'avait pas enseigné une nouvelle doctrine. « Avant moi, Ambroise, Augustin et beaucoup d'autres ont enseigné que seule la foi rend juste » (WA 30, II, 642, 26-27), ou encore « Nous ne voulons pas abolir votre Évangile [...] mais l'épurer et le polir comme un miroir sali et gâté » (WA 32, 357, 8). Et il est convaincu que les Églises protestantes n'étaient pas des Églises nouvelles, mais revenaient tout simplement à l'Église ancienne.

Les jugements du 20<sup>e</sup> siècle varient à ce sujet. Citons seulement le Père Congar qui affirme dans une interview de 1975 : « Cet homme est un des plus grands génies religieux de toute l'histoire. Je le mets à cet égard sur le même plan que

saint Augustin, saint Thomas d'Aquin ou Pascal. D'une certaine manière il est encore plus grand. Il a repensé tout le christianisme. Il en a donné une nouvelle synthèse, une nouvelle interprétation ».

Était-il un rebelle, comme on l'affirme quelquefois jusqu'à nos jours ?

Résistant, certainement, quand l'institution a voulu le faire taire ou lui imposer une vérité, rebelle, non, dans la mesure où, dans ses quatre-vingt-quinze thèses, il a posé un certain nombre de questions que même certains de ses adversaires ou des historiens du 20e siècle ont considérées comme légitimes.

Était-il un prophète ? À certains égards oui, mais il écarte le plus souvent ce qualificatif. Il se voyait avant tout comme un docteur en Écriture sainte, un interprète de la Bible. Même s'il connaît la solitude des prophètes, il peut écrire : « Je ne dis pas que je suis un prophète, mais mes adversaires doivent craindre que j'en sois un ! »

L'héritage de Luther

1.

Il a été à la fois religieux, culturel et sociétal.

- a) Sur le plan religieux, une nouvelle manière de vivre la foi chrétienne de toujours a été mise en place, enracinée dans la Bible, nourrie par la prédication et les deux sacrements, concentrée sur le Christ plutôt que sur les saints, éduquée par des catéchismes et s'exprimant aussi bien par des confessions de foi que par l'engagement quotidien dans le cadre familial et social.
- b) Sur le plan culturel, il faudrait parler de la contribution de Luther à l'émergence de la langue allemande moderne, de l'impact de sa traduction de la Bible sur les écrivains allemands, et plus largement sur l'alphabétisation des masses en vue de lire la Bible, sans oublier l'impact de la tradition luthérienne sur la musique.
- c) Sur le plan sociétal il y a eu la valorisation de l'individu et de sa liberté de croire ou de ne pas croire, et le transfert de l'ascétisme et de la vocation monastiques à l'engagement dans la vie séculière, mais aussi le renforcement de l'autorité civile face à l'emprise de l'Église.

2.

Mais l'émergence de Luther a entraîné aussi, malgré lui, - faut-il le rappeler ? - la division de l'Église.

Notons d'abord le phénomène de la confessionnalisation qui a touché toutes les Églises à partir de la seconde moitié du 16<sup>e</sup> siècle. Quand les efforts de conciliation des colloques ont échoué, des Églises rivales se mirent en place en se définissant largement en opposition les unes aux autres (protestantes ou catholiques, luthériennes ou réformées) et en développant des aspects de la vie ecclésiale et religieuse qui les distinguaient de l'autre Église. En même temps, le Moyen âge est toujours présent sous la forme du territorialisme. La symbiose entre la société et l'Église s'effectue maintenant dans le cadre du territoire où l'on veut reconnaître une seule Église pour cimenter l'unité du territoire.

La division a accru les polémiques. À certaines époques, l'essentiel de l'enseignement théologique consiste à se distancer des autres par des controverses. Mais on n'en reste pas aux controverses littéraires. On en vient aux affrontements militaires qui ont des effets désastreux sur les populations. Près de la moitié de la population alsacienne disparaît pendant la guerre de Trente ans. Dans une certaine mesure, ces affrontements au nom de la religion ont entraîné aussi, surtout dans l'élite culturelle et sociale, les prémices d'un détachement face à la religion.

3.

En ce qui concerne l'héritage de Luther dans le protestantisme, il faut admettre que le protestantisme actuel a encore été marqué par d'autres mouvements que la Réforme du 16<sup>e</sup> siècle. À côté du confessionnalisme, déjà évoqué, il y a eu les Lumières, les Réveils piétistes, l'émergence de l'exégèse historico-critique, mais aussi le mouvement œcuménique contemporain. Le poids de ces divers mouvements a conduit certains, comme mon ami l'assomptionniste Daniel Olivier, à dire oui à Luther, mais non au protestantisme qui, d'après lui, n'était qu'un accident de l'histoire, alors que Luther, lui, était authentiquement catholique. Je m'arrête sur ce jugement un peu abrupt qui peut évidemment faire l'objet d'une discussion !

## Bibliographie

### I. Textes

- Nicole Lemaitre – Marc Lienhard, *La théologie, une anthologie. Renaissance et Réformes*, Paris, Cerf, 2010.
- Martin Luther, *Œuvres*, Genève, Labor et Fides, 1957-2015, 19 volumes.
- Luther, *Œuvres*, s. l. d. de Marc Lienhard et Matthieu Arnold, coll. de la Pléiade, Paris, Gallimard, t. I, 1999, t. II, 2017.
- André Birmelé – Marc Lienhard, *La Foi des Églises luthériennes. Confessions et Catéchismes*, Paris, Cerf – Genève, Labor et Fides, 1997, 2017.

### II. Études

- Marc Lienhard, *Martin Luther. Un temps, une vie, un message*, Paris, Le Centurion – Genève, Labor et Fides, 1983, 1998<sup>4</sup>.
- Heinz Schilling, *Martin Luther. Biographie* (trad. de l'allemand), Paris, Salvator, 2014.
- Thomas Kaufmann, *Histoire de la Réformation* (trad. de l'allemand), Genève, Labor et Fides, 2014.
- Marc Lienhard, *Martin Luther, 1483-1546*, Paris, Les Presses de la Renaissance (collection Les Grandes Figures de la Spiritualité chrétienne), 2016.
- Marc Lienhard, *Luther. Ses sources, sa pensée, sa place dans l'histoire*, Genève, Labor et Fides, 2016.
- Matthieu Arnold, *Martin Luther*, Paris, Fayard, 2017.
- Pierre-Olivier Léchet, *La Réforme (1517-1564)*, coll. Que sais-je, Paris, PUF, 2017.
- *La Vie. Hors-Série Histoire, Luther 1483-1546, Le moine qui bouscula l'Europe*, 2017.